

Lueurs Printanières

(A M. Armand Ferry)

Plus loin que le côteau marquant la grande plaine,
Montent les rayons d'or du soleil printanier;
Le firmament est pourpre et la rivière est pleine
Des eaux portant pirogue et leur gai nautonier.

C'est mars dans la forêt, même dans les cabanes,
Aux bois les sucriers! aux toits les bucherons!
Entends-tu, paysan, dans les pins des savanes
Les cris de la corneille en repos sur les troncs.

Bien loin sont nos frimas et nos froids de Norvège;
Revenez passereaux voltiger sur nos champs.
Les guérêts sont à vous, le semeur vous protège,
Dites au fond du bois l'aurore du printemps.

La lande est déjà verte auprès des sapinières,
Les fleurs sont aux bourgeons, la feuille aux blancs bouleaux;
De la mousse aux halliers, de l'herbe aux cimetières,
Et les boeufs vont meuglant sur le flanc des coteaux.

Puis les oiseaux sont là, craintifs, sous la feuillée,
La basse-cour s'émeut du glouglou des dindons;
L'homme des champs chérit la nature étoffée,
Quand sa charrue, aux prés, tourné de longs sillons.

Ecoutez les beffrois là-bas quand le soir tombe,
Chantant joyeusement pour l'heureux nouveau-né;
Priez au son du glas ébranlé sur la tombe
Ou sur quelque caveau quand avril a sonné.

Antonio VALLEZE.